

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 54 (1909)
Heft: 10

Artikel: Les manœuvres françaises de corps d'armée dans le Bourbonnais en 1909
Autor: Balédyer, Emilien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338965>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les manœuvres françaises de corps d'armée dans le Bourbonnais en 1909

Dispositions initiales.

Dans l'après-midi du 13 septembre, les manœuvres de brigade contre brigade et de division contre division étant terminées, les deux commandants de corps d'armée gagnèrent les quartiers généraux qui leur avaient été assignés, savoir :

Le général Goiran, commandant le 13^e corps (Clermont-Ferrand), à Varennes-sur-Allier ;

Le général Robert, gouverneur de Lyon et commandant du 14^e corps, à Roanne, qui se trouve à peu près au sud-est de Varennes et à une distance de 65 kilomètres à vol d'oiseau de cette ville.

C'est à ce moment que les deux partis reçurent le thème de la manœuvre. Celle-ci devait commencer le 15 au matin, soit au bout d'une quarantaine d'heures. Ce n'était pas trop pour se pénétrer de la situation générale.

Le secret sur le thème avait été parfaitement gardé jusqu'à la dernière minute : innovation très heureuse, mais dont le profit a été malheureusement atténué par le fait que les journaux du 14 (matin) reproduisaient les instructions données par le général directeur, de sorte que le général Goiran connut exactement, à ce moment-là, c'est-à-dire quelque 24 h. avant l'ouverture des hostilités, la mission exacte dont était chargé le général Robert. Et inversement. Or, à la guerre, chaque chef de parti ignorera les intentions de son adversaire : s'il les connaît, ce ne sera jamais avec une certitude absolue. Donc, pour se placer dans les conditions de la réalité, celle-ci ayant été faussée par les indiscretions de la presse, il aurait fallu que le général directeur modifiât plus ou moins légèrement, dans la matinée du 14, les instructions qu'il avait envoyées soit à l'un des commandants de corps d'armée, soit aux deux.

Cette réserve étant énoncée, on ne peut que se féliciter de l'intention manifestée par le général Trémeau et en partie réalisée par lui. Espérons que, une autre année, il sera tenu compte de l'observation que je viens de faire.

La situation générale admise par le directeur des manœuvres était fort simple.

La voici :

Une armée A (blanche) s'avance de la région sud du Berry contre une armée B (bleue) qui s'est concentrée sur la Saône en amont de Châlon.

Des forces importantes bleues sont réunies dans le camp retranché de Lyon.

Cette situation générale est connue des deux partis, naturellement. Elle aurait pu leur être indiquée plusieurs jours à l'avance. A la guerre, en effet, il est assez rare qu'on ne sache pas « en gros » quels sont le groupement général des forces, leur orientation et leur destination probable.

Il n'en va plus de même lorsqu'on en arrive à la situation particulière.

Nous en venons maintenant à celle-ci :

Fraction avancée de l'armée A (le Berry est au nord-ouest de Lyon : par conséquent, l'armée A marche vers le sud-est), le 13^e corps a atteint l'Allier. Il a son quartier général et sa division de tête à Varennes et environs ; une division et l'artillerie de corps, autour de Saint-Pourçain ; sa cavalerie, à Saint-Gérand-le-Puy et à Trézelle.

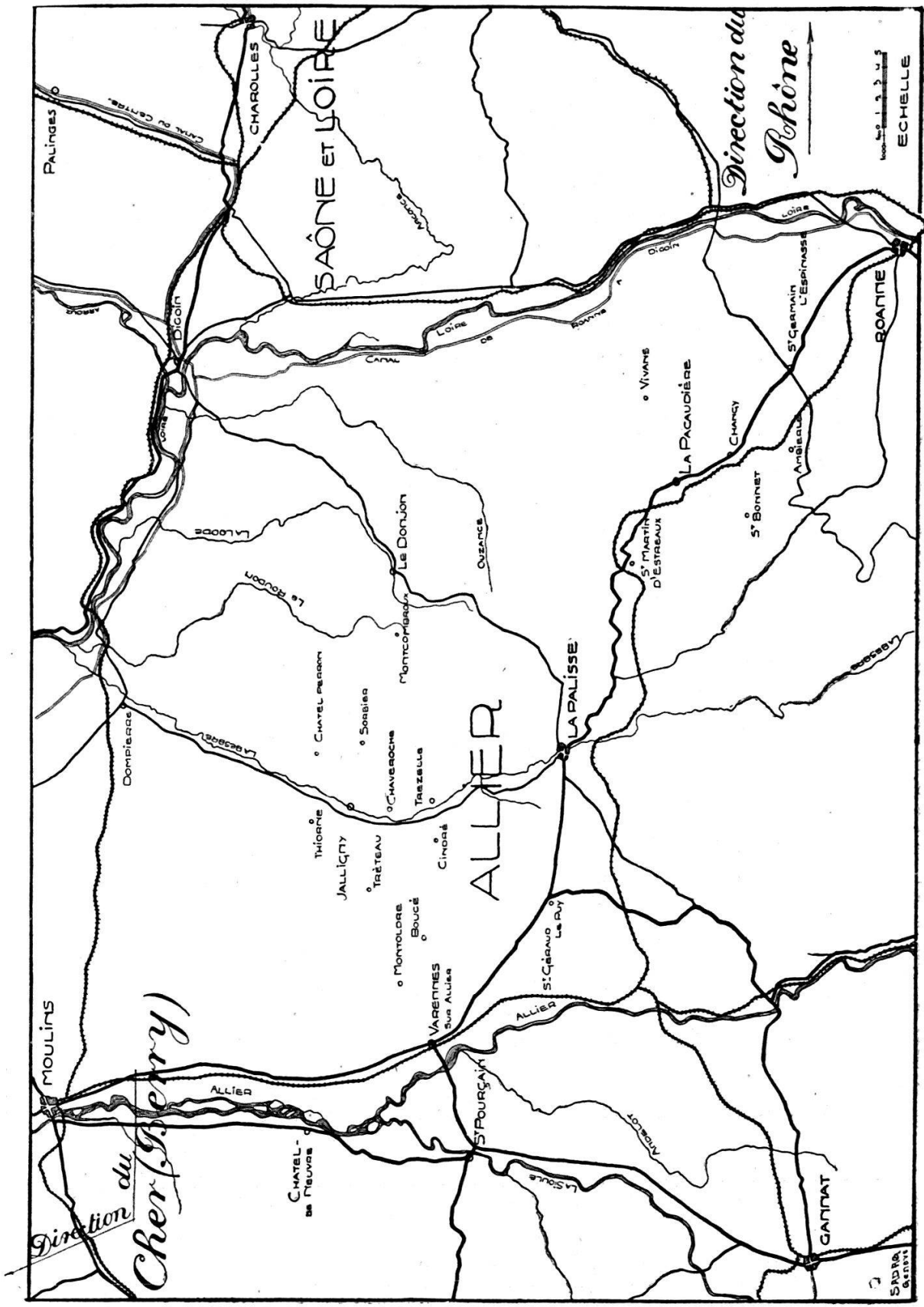
Il est censé recevoir le 14 au soir (en réalité, je le répète, il a reçu le 15 dans l'après-midi) les instructions suivantes du commandant de l'armée de laquelle il dépend :

Quartier général de *Saint-Amand-Montrond*,
14 septembre, six heures du soir.

Des forces bleues ont occupé aujourd'hui *Autun* et *Monchanin* ; une nombreuse cavalerie s'est montrée sur la Loire, de *Digoin* à *Roanne* ; un corps ennemi aurait quitté *Lyon*, en marche vers la Loire.

A partir de demain, le gros de l'armée A va continuer sa marche, suivant la direction *Moulins*, *Bourbon-Lancy*, *Montceau-les-Mines*, et les routes au nord.

Le 13^e corps s'avancera sur *Digoin* et couvrira l'armée contre toute entreprise venant de la direction de *Lyon*.



Les troupes qui ont franchi l'Allier à *Châtel-de-Neuvre* et stationnent ce soir aux environs de *Tréteau* (4 bataillons, 1 batterie, 1 escadron), sont à la disposition du général commandant le 13^e corps.¹

Ceci veut dire que, d'après les renseignements recueillis, l'armée B marcherait du sud au nord, en se faisant couvrir par sa cavalerie sur sa gauche.

Dès lors, l'armée A, au lieu de continuer à se porter vers le sud-est, se dirige droit vers l'est, en se faisant couvrir sur sa droite par le 13^e corps.

Passons à l'armée B.

Elle croit savoir que l'armée A a sa droite vers Varennes, et elle charge un de ses corps, le 14^e (qui vient du camp retranché de Lyon) de franchir la Loire à Roanne et de marcher sur cette droite, c'est-à-dire de prendre la direction du nord-ouest.

Au moment où cet ordre lui arrive, le 14^e corps est échelonné de Roanne à Neulize. Sa cavalerie se trouve à Saint-Germain-l'Espinasse et à Noailly.

A ce 14^e corps est rattachée la 6^e division de cavalerie, stationnée à Marcigny-sur-Loire et chargée d'explorer dans la direction Charolles-Varennes, au nord de Roanne. Elle couvre donc la droite du mouvement.

Première journée.

15 septembre.

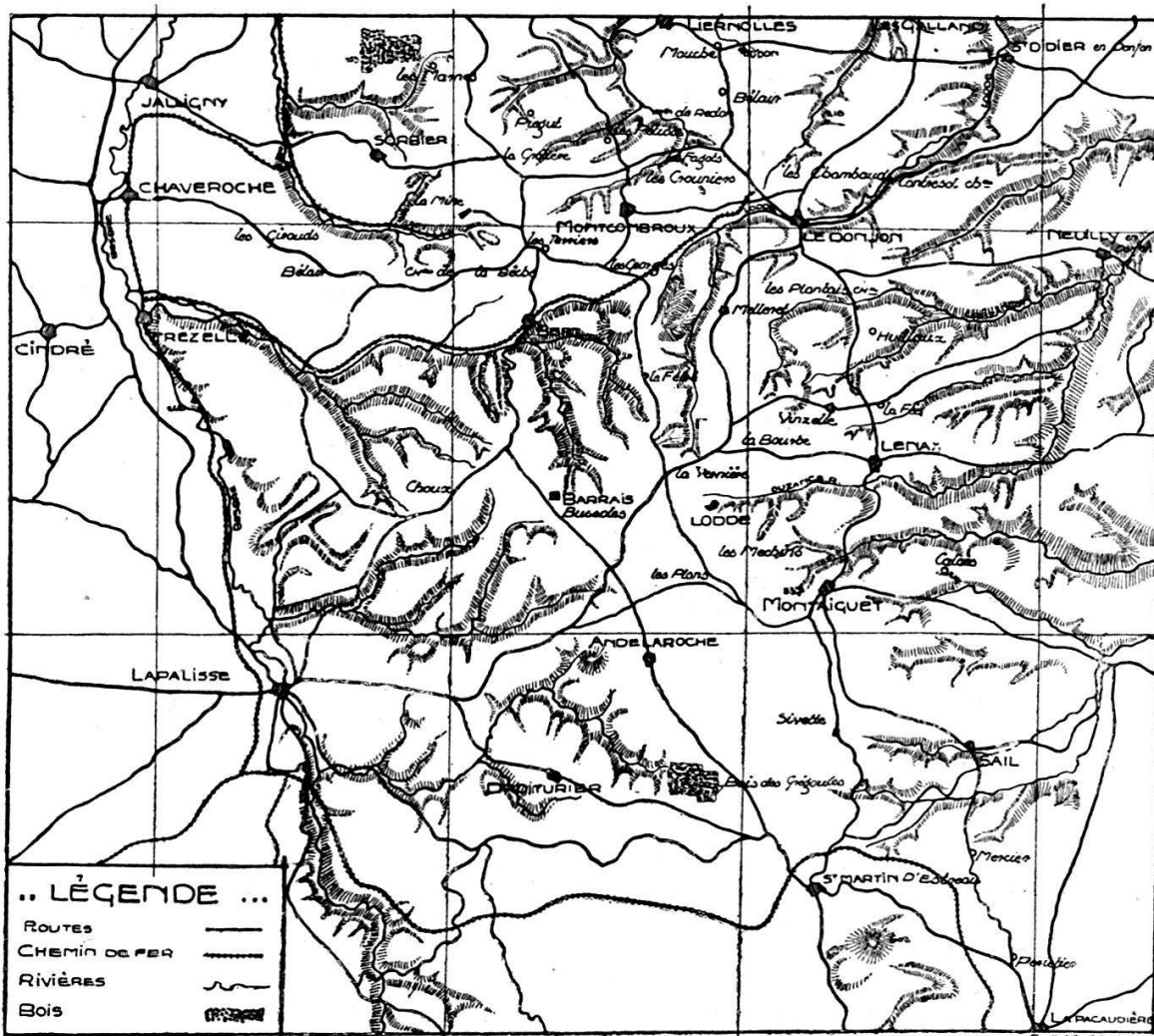
Le général Goiran (13^e corps) mit ses troupes en marche vers le Donjon sur deux colonnes : la première, avec la tête de laquelle il se tenait, et composée de la 29^e division, par Boucé, Cindré, Trézelle ; la seconde (26^e division), par Montoldre et Chaver Roche. Il dirigeait en même temps sur Sorbier la brigade régionale réunie, comme on l'a vu, à Tréteau.

Quand les têtes de colonne du 13^e corps arrivèrent sur la Besbre, à Trézelle et à Chaver Roche, elles trouvèrent les points de passage occupés par la 6^e division de cavalerie et organisés

¹ Il s'agit là de troupes appartenant à la brigade régionale de Lyon et données au général Goiran pour compenser son infériorité en cavalerie.

Ces troupes qui étaient censées venir de Châtel-de-Neuvre, qui se trouve à l'ouest de Tréteau, venaient en réalité, par une étape de 46 kilomètres, des environs de La Pacaudière. Elles étaient, en fait, détachées du 14^e corps, lequel possédait, par contre, outre la 6^e division de cavalerie, une brigade formée par la réunion de sept bataillons de chasseurs alpins.

défensivement par elle : c'était peine un peu inutile, car la Besbre peut être traversée presque partout à pieds secs, ou peu s'en faut. On n'est pas mouillé plus haut que la cheville, ce qui



n'empêche que l'infanterie a hésité à traverser le cours d'eau à gué et qu'elle s'est obstinée pendant un certain temps à vouloir passer par les ponts qui étaient fortement barricadés et enfilés par le tir des mitrailleuses du 7^e cuirassiers.

Le général Robert (14^e corps) avait, en effet, envoyé la 6^e division de cavalerie, de bonne heure, dans la direction de Varennes-sur-Allier, avec mission de reconnaître la droite du gros des forces ennemies.

Il y a lieu de remarquer que l'armée B ignore, ou plutôt qu'elle est censée ignorer (et que, en fait elle ignorerait, sans les informations publiées par les journaux du 14 au matin) la

position exacte de la droite de l'armée A et la direction de cette armée, laquelle pouvait se diriger soit vers le sud, soit vers le sud-est, soit vers l'est. On sent bien que, à cet égard, le général Robert n'a pas été dans l'incertitude, encore qu'il eût dû y être. Sa cavalerie n'a pas hésité à considérer Varennes-sur-Allier comme l'extrême droite. Mais le colonel Gædke demande judicieusement si elle n'aurait pas dû aller plus au sud et reconnaître la force du flanc de l'ennemi tout entier. Car enfin, fait-il remarquer, ce flanc pouvait bien n'être pas limité aux effectifs du 13^e corps. Et j'ajoute que, si l'armée A s'était dirigée vers le sud, la 6^e division de cavalerie aurait été mal orientée pour s'acquitter de sa mission.

Toujours est-il que cette cavalerie se dirigea vers l'ouest par le Donjon et Montcombroux où elle arriva vers 8 heures et où elle s'installa en halte gardée. Elle y apprit par ses reconnaissances que la brigade régionale de Lyon avait marché de Tréteau sur Sorbier, négligeant de garder la Besbre, ou jugeant qu'elle n'avait pas à défendre les points de passage de ce cours d'eau, étant donné qu'il peut être passé partout.

La division de cavalerie se scinda alors en deux colonnes qui obliquèrent légèrement vers le sud, pour éviter l'infanterie ennemie : celle de droite, comprenant la brigade de dragons avec l'artillerie, se dirigea sur Chaver Roche ; celle de gauche (brigade de cuirassiers), sur Trézelle. Elles y arrivèrent et s'y installèrent avant que les têtes de colonnes du 13^e corps s'y fussent présentées. Elles étaient donc en état de leur disputer le passage, ce qu'elles firent en effet.

Ce faisant, n'ont-elles point failli à leur mission ? J'estime que si : leur rôle était de découvrir, non de tenter un combat inégal. Cependant, je conviens que, si elles avaient pu s'emparer d'un défilé et renouveler l'exploit de Léonidas aux Thermopyles, elles auraient eu tort de résister à la tentation d'en profiter. Or il semble que telle ait été leur idée, et que cette erreur, au surplus, ait été partagée par tout le monde, y compris le général directeur. Oui, tout le monde paraît avoir considéré la Besbre comme n'étant franchissable qu'en trois points : à Jalligny, à Chaver Roche et à Trézelle, alors que, je crois devoir le répéter, elle m'a paru franchissable partout, aussi bien par les voitures que par les piétons. Trop souvent on se règle sur ce que mon-

tre la carte : lorsqu'on voit le trait bleu qui indique de l'eau, on en cherche les interruptions, comme si le ruisseau ne pouvait pas être à sec. Mais, victimes de ce préjugé, et la cavalerie a défendu formidablement les ponts en négligeant tout le reste, et l'infanterie s'est obstinée à vouloir les enlever, alors que, en obliquant tant soit peu à droite ou à gauche, elle eût trouvé, autant qu'elle en aurait voulu, des passages faciles et libres. Elle a mis plus de trois quarts d'heure pour s'en aviser, comme nous allons le voir.

Nous avons laissé le général Goiran sur la route de Varennes-sur-Allier au Donjon. Il se considérait comme couvert sur son front par la brigade régionale qu'il avait envoyée à Sorbier, et sur son flanc menacé, par sa brigade de cavalerie : il l'avait, en effet, dirigée sur Lapalisse et Saint-Martin d'Estreaux, sans s'apercevoir de la solution de continuité qu'il avait laissée et dont l'ennemi, par chance, avait pu profiter.

Donc, le commandant du 13^e corps marchait en toute quiétude, lorsqu'une vive fusillade éclata en tête de sa colonne. Il était alors exactement 10 ¹/₂ h., et il se trouvait à 1 km. à l'est de Cindré, juste à 1300 mètres du pont de Trézelle d'où partait cette mousqueterie. Les carabines du 7^e cuirassiers et ses mitrailleuses faisaient rage. La tête d'avant-garde (16^e d'infanterie) riposta vigoureusement, et c'est seulement à 11 h. 20 qu'elle eut la pensée de traverser le ruisseau à gué et qu'elle déboucha sur l'autre rive.

La surprise eût été probablement évitée si, au lieu de fixer impérativement le point à atteindre (Sorbier), le commandant du 13^e corps avait donné pour mission à la brigade régionale de lui servir d'avant-garde générale et de lui assurer, pour 10 ¹/₂ heures, le débouché de ses colonnes dans la vallée de la Besbre, à Chaver Roche et à Trézelle. Peut-être aussi avait-il aventuré trop loin sa pauvre petite brigade de cavalerie affaiblie par les prélèvements faits sur elle en vue de constituer les escadrons divisionnaires, les escortes, etc.

Pendant que sa cavalerie retardait sans grand profit la marche du 13^e corps et perdait de vue la mission spéciale dont elle était chargée, le général Robert se dirigeait vers le nord-ouest avec une certaine lenteur : il transportait son quartier-général à

La Pacaudière avançant ainsi de 5 1/2 lieues, en terrain facile, par un temps très favorable, bien qu'il eût reçu l'ordre d'attaquer la droite de l'armée A.

Il semble que cet ordre impliquait l'obligation d'aller vite, ce qu'on pouvait faire sans crainte, à la distance à laquelle on se trouvait d'un ennemi qu'on savait presque dépourvu de cavalerie, et qui n'avait pas de cyclistes. Le général Robert avait poussé la circonspection jusqu'à constituer deux forts détachements en flanc-garde de sa colonne. Pendant qu'il allait par la grande route, de Roanne à La Pacaudière, il envoyait l'une de ces flanc-gardes à Vivans, sur sa droite ; l'autre, à Ambierle, sur sa gauche.

Il s'arrêta en apprenant qu'il n'y avait point de troupes ennemies entre Lapalisse et Varennes-sur-Allier. Ses avant-postes se trouvaient alors presque au contact de ceux du 13^e corps, établis à environ une lieue à l'est de la Besbre et parallèlement à ce cours d'eau, de Choux à Sorbier.

Sa brigade de cavalerie soutenue par deux bataillons s'est heurtée dans la région de Saint-Martin d'Estreaux, sauf erreur, contre la brigade de cavalerie du 13^e corps soutenue par une compagnie et qui a dû se replier sur son corps d'armée, sans pouvoir le renseigner.

Il en résulte que le général Goiran était dans l'ignorance des positions occupées par les forces adverses et de leurs intentions, qu'il aurait pu conjecturer s'il avait connu leur groupement.

Heureusement pour lui, le *Républicain* mis à sa disposition put explorer le terrain dans l'après-midi jusqu'à La Pacaudière et, à 5 heures, il recevait des données précises lancées dans un sac lesté, à hauteur de Beaulieu. Le matin, le ballon n'avait pu rendre de services à cause du brouillard, brouillard qui, au contraire, a favorisé l'action de la 6^e division de cavalerie. Cette circonstance tend à prouver que ces deux moyens d'investigation peuvent se compléter, l'un fonctionnant mal dans les conditions qui permettent à l'autre de bien fonctionner.

Les cantonnements, le 15 au soir, étaient les suivants :

13^e corps.

Brigade régionale de Lyon, à Sorbier.

26^e division à Châtel-Perron, Thionne et Jalligny.

25^e division à Chaveroche, Trézelle et environs, avec un détachement de flanc à Choux.

Brigade de corps avec sa compagnie de soutien, vers Lapalisse.

14^e corps.

Brigade de corps avec ses deux bataillons de soutien, à Saint-Martin-d'Estreaux.

28^e division, région de La Pacaudière.

27^e division, Changy-Saint-Bonnet.

Artillerie de corps et brigade de chasseurs à pied à Saint-Germain-l'Épinasse.

A noter le reproche adressé par le directeur des manœuvres au général Robert de n'avoir pas suffisamment assuré, pendant cette journée, ses liaisons avec le reste de l'armée B. Celle-ci, en effet, se trouve en Saône-et-Loire et dans la Côte d'Or, c'est-à-dire au nord-est de La Pacaudière. Il fallait donc se relier à elle dans la direction du nord, vers Digoin.

Deuxième journée.*16 septembre.*

Le directeur des manœuvres s'était réservé de jouer le rôle de commandant de l'armée A, auprès du général Goiran, et celui de commandant de l'armée B, auprès du général Robert. Cette fiction permettait au directeur d'intervenir dans les opérations. Elle donnait aussi occasion d'établir et de faire fonctionner entre armée et corps d'armée les communications qui doivent exister normalement.

Malheureusement, à ce point de vue, l'expérience n'avait rien de probant. Le général Trémeau aurait dû, pour respecter la vraisemblance, avoir un « homme de paille » quelque part dans le Cher, pour figurer le chef de l'armée A, un autre représentant quelque part en Saône-et-Loire, pour figurer le chef de l'armée B, sauf à leur téléphoner ou à leur télégraphier, pour qu'elles fussent réexpédiées respectivement aux généraux Goiran et Robert, les instructions qu'il voulait donner à ces généraux. Il est inadmissible que ces instructions soient parties directement de Lapa-lisse, point qui se trouve précisément entre les deux armées, en avant du front de chacune d'elles.

Quoi qu'il en soit, le directeur des manœuvres envoyait de cette ville, aux deux corps d'armée, des communications qui les orientaient sur la marche, sur la situation et sur les intentions de leurs armées respectives.

Ces communications n'étaient pas de nature à modifier sensiblement les missions confiées au général Goiran et au général Robert. Tout au plus y a-t-il à signaler que celui-ci restait plus

isolé et avait plus que jamais besoin de se rapprocher de Digoin, c'est-à-dire d'appuyer vers le nord-est, par le Donjon. Quant au 13^e corps, il n'avait qu'à couvrir le flanc droit de son armée contre les forces ennemies venant du sud-est.

En conséquence, les ordres suivants étaient donnés par le général Goiran :

Le 13^e corps, continuant à couvrir le flanc droit de l'armée, empêchera les forces bleues, venant dans la direction de *Roanne*, de progresser vers le nord.

Il sera rassemblé entre 7 et 8 heures du matin face au sud : la 25^e division au château de *La Bèche*, la 26^e division et l'artillerie de corps à *Belair*.

Il sera couvert : « Sur son flanc gauche par la brigade régionale (avec un escadron et une batterie), rendue à 6 heures au carrefour sud de *Montcombroux* ; » En avant, par des postes fournis par les deux divisions sur le ruisseau de *Bert* ; « Sur son flanc droit, par la 14^e brigade de cavalerie, qui se maintiendra le plus longtemps possible vers *Roiturier* et se repliera, si c'est nécessaire, par *Lapalisse*.

Le détachement de *Choux* (38^e d'infanterie, trois batteries d'artillerie de la 25^e division, deux compagnies du génie, un escadron), sous les ordres du colonel Le Gros, manœuvrera à partir de 5 heures du matin pour attirer l'ennemi dans la région du ruisseau de *Bert*.

Le plan était donc d'exécuter un changement de front, et, après avoir marché vers l'est, de faire face au sud, avec une sorte d'avant-ligne à *Choux*, en fortifiant formidablement les positions sur lesquelles on espérait attirer l'ennemi. Restait à savoir si celui-ci s'y prêterait

Or, le général Robert, s'imaginant sans doute que son adversaire continuait à marcher vers l'est et pensant tomber sur sa droite par une attaque dirigée du sud au nord, tout en débordant vers l'est, de façon à couvrir l'armée B, adopta les dispositions suivantes :

Le corps d'armée se portera vers le nord pour attaquer l'ennemi.

La 28^e division (avant-garde) franchira la ligne *Calais-Les Plans*, à 8 heures.

Elle marchera en deux colonnes :

A gauche, la 55^e brigade, 1 groupe d'artillerie divisionnaire et la compagnie du génie, par *La Pacaudière-Panetier-Mercier-Sivette-Les Plans-La Verrière*.

A droite : la 56^e brigade et 2 batteries par *Calais-Lenax-Vinzelle*.

La 27^e division portera 1 brigade et 1 groupe d'artillerie divisionnaire au nord du bois des *Grégoules*, 1 brigade, 1 groupe d'artillerie divisionnaire et l'artillerie de corps à *Montaiguët*.

La brigade de chasseurs sera vers 11 heures à *Sail*.

La 6^e division de cavalerie conservera le contact avec l'ennemi et retardera sa marche le plus possible.

La 14^e brigade de cavalerie, avec 1 batterie, couvrira le flanc gauche du corps d'armée dans les directions de *Lapalisse* et *Trézelle*.

Le général directeur a reproché au général Robert sa prédilection pour les points culminants, prédilection qui s'est manifestée par l'occupation des hauteurs de Saint-Martin-d'Estreaux (602 m. d'altitude, alors que les thalwegs voisins sont cotés au-dessous de 300) et Montaignet (537). Il était manifeste que l'objectif de l'engagement du 16 devait être la prise de Fétré (514, sauf erreur), point culminant qui commande la vallée de la Lodde (216?) et le Donjon, par où passe la grande route de Lapalisse à Digoin. Le général Trémeau veut qu'on fasse occuper les pitons par les patrouilles et les éclaireurs, mais non par les gros. Et il a ajouté, à la « critique » :

Le général Robert aurait mieux fait, à mon sens, au lieu de se laisser hypnotiser par la Fétré, par exemple, d'attaquer le détachement Le Gros vers Barraix-Bussoles le 16 au matin.

Il aurait ainsi trompé l'ennemi sur les véritables intentions du 14^e corps, et je crois bien que le général Goiran aurait pu perdre un peu de son calme, s'il avait cru à une action sérieuse vers l'ouest, sur Trézelle et Chaveroy, ce qui était possible, au lieu de savoir sûrement, comme il l'a su tout de suite, qu'il avait à se parer uniquement à gauche.

C'est vous dire, général Robert, que vous avez un peu tôt dévoilé vos excellents projets. Ces projets, du reste, j'aurais préféré vous les voir poursuivre par divisions accolées comme votre adversaire.

Comme il arrive aux manœuvres, le combat a manqué de netteté ; il a consisté en opérations partielles qu'aucune idée d'ensemble ne paraissait diriger. De ce décousu apparent résultent la diversité des impressions éprouvées par les témoins et le désaccord de leurs récits. Ce que j'ai vu est en contradiction, par exemple, avec ce que raconte le colonel Gædke. Je crois donc devoir suivre une narration que je considère comme semi-officielle.

Se portant en avant de la crête de Choux (477), que deux compagnies couvrent de tranchées pour en faire une solide position de repli, le colonel Le Gros, chef de l'avant-ligne, porte ses forces un peu vers le sud, pendant que ses patrouilles de

cavalerie étaient lancées en avant, de tous côtés, pour le renseigner sur les mouvements des colonnes ennemies.

Vers 8 heures, les renseignements lui arrivaient, très exacts, sur ces mouvements. Il en prévenait aussitôt le général Goiran par le poste de télégraphie sans fil, et donnait l'ordre à son détachement d'attaquer la colonne de gauche ennemie (55^e brigade) sur son flanc gauche.

Cette brigade faisait aussitôt face à gauche et se portait un peu en avant, ce qui la rapprochait de la forte position de Choux. Mais le général Robert, tenant à son idée de couper la route de Digoin au Donjon, ne laissa pas le mouvement s'accroître. L'un des régiments de la 55^e brigade essaya même de déboîter légèrement à droite et de marcher vers le nord ; mais il vint alors se heurter, dans la région du Fétré, à la brigade régionale de Lyon, c'est-à-dire à cette avant-garde générale qui, le 15, avait été de Tréteau à Sorbier, et que le général Goiran avait lancée, le 16 au matin, par Montcombroux sur Lodde. Presque toute la 27^e division (14^e corps) se trouva engagée sur les pentes orientales du Fétré.

Pendant ce temps, le colonel Le Gros, dont le détachement avait été renforcé d'un second régiment, constatait l'immobilité des troupes qui lui étaient opposées (le 99^e appartenant à la 28^e division), et il remplissait alors sa mission en poussant son attaque à fond dans la direction de Lodde, village aux abords duquel il arrivait vers 2 heures. Il fallait, pour l'arrêter, l'entrée en ligne, vers la gauche, d'une brigade de la 27^e division, qui réussissait à le rejeter vers Barraix-Bussoles.

C'est alors seulement, vers 3 heures, qu'une décision arbitrale admettait que le 14^e corps avait réussi à déboucher à l'ouest de la grande route du Donjon, en prenant pied avec la 28^e division sur le mamelon sud du Fétré dont le mamelon nord était laissé à la brigade régionale (13^e corps).

Le détachement, le gros du 13^e corps, restait à Barraix-Bussoles. La 53^e brigade lui faisait face. En arrière de ces éléments, au contact, le 14^e corps avait une brigade (la 54^e) vers Andelaroche ; la brigade de chasseurs à pied, à Lenax ; la 6^e division de cavalerie, vers Neuilly-en-Donjon.

Le gros était poussé plus à l'est, vers Montcombroux.

Au total, le général Goiran avait réussi à déplacer quelque peu vers l'ouest le centre de gravité du 14^e corps, et lui-même,

sentant l'effort de son adversaire se prononcer surtout sur sa gauche, il avait transporté son gros vers l'est.

Le soir étant arrivé, les troupes couchèrent à proximité de leurs positions, soit au bivouac, soit en cantonnement-bivouac, soit en cantonnement d'alerte, les dispositions prises variant avec la place occupée par chaque élément, avec ses intentions, et avec les ressources locales. C'était une véritable imitation de ce qui se serait passé à la guerre. Les ordres pour le ravitaillement ne purent partir que tard. Les convois, surtout au 13^e corps qui n'avait pas de voitures automobiles, arrivèrent d'autant plus difficilement que les chemins sont mauvais, avec des pentes considérables (on l'a vu par les cotes que j'ai données), et que les emplacements occupés n'avaient pas pu être désignés avec précision. Les distributions se firent en pleine nuit, et les soldats réveillés ne furent pas sans se plaindre d'être troublés dans le repos qu'ils avaient vraiment bien gagné.

Dans la soirée, le général directeur intervenait en adressant aux deux commandants de corps d'armée des dépêches par lesquelles il leur faisait connaître les mouvements supposés et les intentions hypothétiques des armées A et B ¹.

Il annonçait au général Goiran, placé en flanc-garde de l'armée A, que cette armée attaquerait, le lendemain 17, entre Loire et Arroux, sa droite s'avancant vers Digoin. Et il ajoutait :

Mon intention serait de réunir le 18 dans la soirée, vers *Dompierre et Chevagnes*, des forces réservées pour les engager entre le 13^e corps et la Loire.

Conservez à tout prix le front *Sorbier-Liernolles*.

Au 14^e corps détaché de l'armée B, il faisait savoir que, dans le courant de la journée, les avant-gardes de cette armée s'étaient heurtées, entre l'Arroux et la Loire, contre des colonnes adverses débouchant de Bourbon-Lancy et Decize.

Mon intention, ajoutait la dépêche, est de rejeter ces colonnes sur la Loire et de franchir la rivière à *Digoin* pour agir de concert avec le 14^e corps contre la droite ennemie.

Poursuivez énergiquement votre offensive dès que vous aurez vos forces réunies.

¹ Ces intentions déterminèrent le général Goiran à se retirer vers le nord. En conséquence, des attaques que le général Robert avaient prévues pour la nuit du 16 au 17 ne purent avoir lieu et furent décommandées.

Troisième journée

(17 septembre.)

Le général Goiran avait donc pour mission d'attendre que l'armée A, qui lui annonçait l'intention de venir sur sa gauche le renforcer, eût effectué son mouvement. D'après le colonel Gædke, il eût mieux fait, ce jour-là, « de ramasser ses forces et de se concentrer, afin d'arrêter l'armée ennemie, qui s'avancait de Lyon. Cette dernière aurait pu alors éprouver un sérieux échec ; mais le fait qui, aux grandes manœuvres, prend la physionomie de l'imprévu se convertirait probablement en faute lourde en temps de guerre. »

Le général Goiran avait été informé, le 16, que son adversaire allait se porter plus à l'est qu'il n'en avait tout d'abord formé le projet. En conséquence, il étendit sa ligne dans la même direction. Il comptait non pas rester sur la défensive, mais prendre l'offensive dès que l'ennemi s'apprêterait à le tourner sur sa gauche. Ce raisonnement était irréprochable bien que l'événement ne l'ait pas justifié.

Le général Goiran plaça donc trois brigades autour de Montcombroux. « Malheureusement, il avait trop d'hommes sur son front de bataille et trop peu sur son flanc, ce qui causa sa défaite. Il aurait dû prendre position non pas aux endroits ci-dessus mentionnés, mais aux Gallands, à quelque six kilomètres au nord-est du Donjon », ajoute l'éminent écrivain allemand.

Voici, en définitive, les ordres qu'il donna :

Sous la protection des avant-postes, tenant en place jusqu'à 6 heures, la 25^e division et la brigade régionale se concentreront pour 4 1/2 h. du matin sur la ligne *Les Terriers-Les Georges-Les Crouziers*.

La 26^e division sera rassemblée pour 5 heures au nord des *Crouziers*.

La 13^e brigade de cavalerie couvrira la gauche du corps d'armée ; elle se maintiendra le plus longtemps possible dans la région du *Donjon* et se repliera ensuite vers le nord.

L'artillerie de corps sera à 4 h. 30 aux *Crouziers*.

En d'autres termes, il tenait toute une division et beaucoup d'artillerie en réserve sur sa gauche, c'est-à-dire au point où il se sentait menacé.

Quant au général Robert, il poursuivait vigoureusement son mouvement en avant, dans le but d'aller donner la main à l'armée B et de lui faciliter le passage de la Loire à Digoin. En conséquence, il décida de fixer l'ennemi sur son front et de prononcer une attaque décisive sur sa droite avec la brigade de chasseurs, qu'appuierait la 6^e division de cavalerie, chargée de compléter l'enveloppement et l'écrasement de l'ennemi.

L'offensive sur le front devait être reprise à 5 $\frac{1}{2}$ heures de la façon suivante :

Une brigade de la 27^e division avec l'artillerie divisionnaire, dans la direction *Barrais-Bussoles-Bert*.

La 28^e division, suivant les axes *Les Plans-Le Fétré-Montcombroux-La Bourbe-Melleret* (avant le jour elle fera occuper *Melleret* et le château *Les Plans*).

La brigade de chasseurs devait être assemblée à 6 $\frac{1}{2}$ h. au sud de La Fée ; la 2^e brigade de la 27^e division, à 6 h. aux Méchins, et l'artillerie de corps, à Lenax, à la même heure.

Le 14^e corps n'arriva à joindre le 13^e qu'après 7 heures. Il ne parvint pas à l'entamer, mais il prononça son mouvement débordant par la droite : sa division de cavalerie délogeait du Donjon la 13^e brigade de cavalerie qui occupait ce bourg, dont la 56^e brigade d'infanterie (14^e corps) prenait alors possession. Un peu plus tard, la brigade de chasseurs avec l'artillerie de corps passait à l'est du Donjon pour tenter de s'établir au nord de cette localité.

Néanmoins, et malgré la netteté de ces mouvements, le général Goiran semblait indécis. Il paraît que, entre 9 $\frac{1}{2}$ et 10 h., il fut sur le point de lancer sa division de réserve sur sa droite, au lieu de l'employer à sa gauche, pour l'opposer à l'enveloppement qui se dessinait du côté du Donjon. Il semble qu'il n'ait pas vu clair dans les intentions de son adversaire. Mais, à ce moment, il reçut le relevé des observations faites du haut du *République*. L'officier observateur avait successivement reconnu les forces du 14^e corps sur le front et sur le flanc. Il avait constaté que cinq ou six régiments de ce corps abandonnaient le front et que la brigade de chasseurs à pied ainsi que la cavalerie marchait sur le flanc gauche du 13^e corps.

Dès lors, le général Goiran était fixé, et, pour arrêter ce mouvement débordant, il se servit de sa division de réserve qui contre-attaqua avec vigueur la brigade d'infanterie au moment

où elle sortait du Donjon. Cette réserve refoula même la tête de la brigade de chasseurs qui se présentait au nord du Donjon vers 11 heures, et finalement une décision arbitrale donnait au 13^e corps, vers midi, la possession des crêtes qui venaient d'être si vivement disputées.

Nous ne voyons donc pas cet insuccès dont parle le colonel Gædke. Ce fut un insuccès conventionnel plus que réel, en effet, et qui résulta moins de la situation que d'ordres donnés par le général directeur. A la vérité, la brigade de chasseurs à pied et la 6^e division de cavalerie, accentuant leur crochet vers le nord, menaçaient de plus en plus la gauche. Mais il s'y ajouta l'entrée en jeu de troupes (fictives) de l'armée B qui furent censées venir donner la main au 14^e corps. Dans ces conditions, le 13^e ne pouvait que se replier sur le front Sorbier-Liernolles, ce qu'il fit vers 1 h., sans que d'ailleurs ce mouvement rétrograde ait été inquiété, le général directeur ayant considéré (toujours fictivement) le 14^e corps comme trop épuisé pour poursuivre son adversaire, celui-ci étant, de son côté, considéré comme trop épuisé pour reprendre l'offensive.

Cette double hypothèse avait pour objet de donner du repos aux troupes qui, depuis le 15 au matin, n'avaient pas cessé d'être sur le qui-vive.

C'était donc 56 heures consécutives qu'elles venaient de donner à la représentation de la guerre, et, en même temps qu'elles, le commandement et les états-majors. Sans qu'il y paraisse et bien qu'on soit resté pendant assez longtemps sur une région peu étendue, la fatigue avait été grande, fatigue provenant moins des circonstances atmosphériques (elles étaient plutôt favorables) et de la nature du terrain (tout mouvementé qu'il soit, il est loin d'être aussi pénible que les Alpes et les monts d'Auvergne où évoluent habituellement le 14^e corps et le 13^e) qu'à l'état d'incertitude dans lequel on avait vécu, avec la menace toujours suspendue d'une attaque inopinée.

Le système de la suspension de la manœuvre, tout contraire qu'il soit à la vraisemblance, a du moins ce mérite de laisser souffler tout le monde, de permettre à tout le monde de se nourrir et d'aller se reposer.

Après une matinée passée en état de guerre, on est en état de paix pendant l'après-midi et (sauf pour les avant-postes) pendant la nuit. Ce sont de courtes séances de service en campagne

après lesquelles on reprend haleine. Je ne crois pas qu'on ait jamais essayé de faire durer une action de guerre pendant une soixantaine d'heures d'affilée.

Il me semble que c'est un grand mérite pour le général Trémeau de l'avoir tenté. Et c'est un grand bonheur que cette expérience ait réussi. Elle aurait pu mal tourner. Il eût suffi que le mauvais temps qui avait sévi pendant les deux premières périodes (8-14 septembre) continuât ou reparût pendant la dernière. En tout cas, même avec le temps couvert, mais sans vent et sans pluie, qui a permis aux opérations de se dérouler sans désagrément particulier, il eût été exagéré d'exiger un plus long effort, et une trêve s'imposait.

Mais cette trêve a pris la forme même qu'elle prendrait dans la réalité. Dans les batailles les plus violentes, il y a des périodes d'accalmie. Sans s'être mis d'accord, on semble avoir, pour un temps, suspendu les hostilités. C'est la lassitude qui suit un « coup de collier » énergique ; c'est le besoin de se refaire, de réorganiser les unités, de manger un morceau, de se ravitailler en munitions. Plus la tempête a été violente, plus on est exposé à tomber dans le calme plat. Calme de courte durée, d'ailleurs.

Quatrième journée.

18 septembre.

La nuit du 17 au 18 septembre a été gâtée par une pluie d'orage assez violente, mais qui n'a pas persisté longtemps. On ne peut vraiment dire que les troupes en aient souffert.

La lutte a repris dans la matinée du 18 dans les conditions suivantes :

Le général Goiran, auquel le directeur des manœuvres a retiré la brigade régionale de Lyon pour la rendre à son chef naturel, le général Robert, ce qui a réalisé le renfort de quatre bataillons que celui-ci a été censé recevoir de l'armée B, le commandant du 13^e corps, dis-je, s'installe en position de défense, face au sud-est, conformément à l'ordre ci-après :

Le 13^e corps s'établit sur la ligne générale *Sorbier-Liernolles*, l'avant-ligne marquée par le chemin de la *Grolière-Les Fagots*, le moulin et le domaine de *Redon-Mouche*.

La 26^e division, renforcée de l'artillerie de corps et d'un groupe d'artillerie

divisionnaire de la 25^e division, est chargée de tenir tout le front (avant-ligne et ligne principale).

La 25^e division avec un groupe en réserve dans le ravin des *Marnes* (au nord-est de *Sorbier*).

La brigade de cavalerie couvre le flanc gauche du corps d'armée entre le ruisseau du *Roudon* et la *Lodde*.

De son côté, le général Robert prescrivait à ses troupes dans les termes suivants, de continuer l'attaque vers le nord-est :

Le 14^e corps poursuit son offensive.

La 27^e division attaquera sur les directions de *Sorbier* et de *Piégut*.

La 28^e division (moins une brigade), sur *Les Petiots-Belair* (nord-ouest du *Donjon*).

Troupes de réserve : une brigade de la 28^e division, à *Planfois* à 6 heures, la brigade de chasseurs à *Contresol* à 6 heures ; la brigade régionale et l'artillerie de corps à la cote 340 (sud-est du *Donjon*), à 6 heures et demie.

La 6^e division de cavalerie est chargée de reconnaître les points d'appui de gauche de l'ennemi.

La 14^e brigade de cavalerie, avec une batterie, continue à couvrir le corps d'armée vers l'ouest et à opérer sur le flanc droit de l'ennemi.

La 6^e division de cavalerie, attirée par la brigade de cavalerie du 13^e corps, s'est trouvée sous les feux de l'infanterie qui défendait Liernolles, et elle a dû se retirer vers le nord, tandis que la 27^e division et la 28^e poussaient toujours en avant, accompagnées de leur artillerie qui gagnait crête après crête.

Vers dix heures, débouchaient la brigade de chasseurs et la brigade régionale dirigées sur Liernolles, extrême gauche du 13^e corps.

A ce moment, les opérations furent définitivement arrêtées. Les manœuvres du Bourbonnais étaient terminées, laissant ceux qui les avaient suivies sous l'impression satisfaisante d'un effort soutenu pour employer rationnellement et utilement les quatre jours qui y avaient été consacrés.

Emilien BALÉDYER
Capitaine d'infanterie.

